les premiers Picasso de Gertrude Stein



Trente-huit Picasso sont entrés récemment au musée d'Art moderne de New York. Ils font partie du reliquat de la fameuse collection Gertrude Stein, Américaine et femme de lettres. Nous ne pouvons pas vous montrer ces tableaux, encore au secret avant leur exposition à New York le mois prochain, mais Jérôme Peignot vous raconte l'étonnante rencontre à Paris de ces deux émigrés — Gertrude et Pablo — illustrée ici par les premiers Picasso, achetés dès 1905 par Miss Stein.

A Paris, elles étaient alors plusieurs dames de la littérature qui accueillaient les jeunes écrivains venus très nombreux d'Amérique, ceux-là qu'on appelait les hommes de la « génération perdue » ou bien « brûlée » : Natalie Barney, Gertrude Stein et Sylvia Beach. Mais si, avec son jardin romantique de la rue Jacob, Natalie était le symbole d'une grâce un peu désuète et Sylvia Beach l'alliée capable de se vouer à une œuvre dès lors qu'elle en avait saisi la valeur — on lui doit la mise en chantier de la traduction de l'Ulysse de Joyce — la bouillonnante Gertrude, elle, était le point de référence par excellence. Pour tous, avec ses allures d'empereur romain que lui conféraient sa corpulence, ses cheveux tondus et son franc-parler, elle était devenue une manière de mentor, de grand'mama Moses de la littérature. Le 27 de la rue de Fleurus où elle s'était installée avec son amie Alice Toklas n'était pas seulement un carrefour intellectuel mais aussi, sur le sol parisien, une parcelle du territoire américain. Gertrude Stein travaillait alors à un ouvrage aux dimensions imposantes, The Making of Americans, qui visait à établir les relations qu'aux Etats-Unis son auteur avait cru déceler entre « la nature humaine et l'esprit humain ». Au fond, les conceptions un peu pâteuses de Gertrude Stein — qu'à lui seul ce sous-titre évoque trahissaient l'enseignement de William James dont Mlle Stein avait été l'élève préférée. Quant à son style, il s'adressait plus à l'ouïe et au subconscient qu'à l'intelligence. Sans doute le vrombissement de sa langue fait-il songer à « l'écriture automatique » des surréalistes. La poésie est, cependant, totalement exclue de ces travaux d'école. Son entourage ne manquait d'ailleurs pas de le souligner. Dans « Pour qui sonne le glas », paraphrasant, c'est le cas où jamais de le dire, cette célèbre apostrophe de Gertrude Stein dont elle avait fait sa devise : « Une rose est une rose est une rose », Hemingway avait un jour plaisamment noté : « Une rose est une rose est un oignon. » C'était méchant et peut-être aussi un peu facile. Plus nuancé, Sinclair Lewis se contenta d'un point d'interrogation : « Est-elle folle, se moquet-elle de nous, ou bien apporte-t-elle de nouveaux rythmes à l'anglais? »

l'épisode du portrait

Folle ou pas, toujours est-il que tout ce que Paris pouvait contenir d'hommes d'esprit, d'écrivains et d'artistes se retrouvait chez elle, le samedi. Il y avait deux raisons à cela. L'avant-garde littéraire et artistique d'alors était attirée non seulement par les travaux de ce Robbe-Grillet avant la lettre (elle fut la première à faire fi de la ponctuation) mais aussi par les toiles de peintres encore inconnus ou contestés que Gertrude Stein cherchait à imposer. · Une fois que tout le monde sait qu'ils ont de la valeur, disait-elle, l'aventure est finie. » Gertrude " goûtait de ses tableaux comme d'un moyen de vivre, de sentir et de connaître ». Les œuvres de Matisse, de Picasso, de Juan Gris, de Braque et d'autres encore se trouvaient accrochées de plus en plus serrées sur les murs de la rue de Fleurus. On venait voir les dernières acquisitions de la maîtresse de maison. Comme celle-ci faisait montre d'une autorité peu commune, même si les visiteurs ne comprenaient pas toujours très bien les recherches picturales qui leur étaient soumises, ils gardaient pour eux leur perplexité. On ne leur demandait que d'aimer.

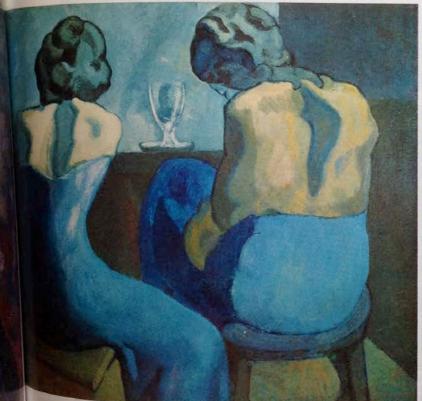
En fait, pour Certrude Stein, ses travaux littéraires et l'intérêt qu'elle manifestait à l'endroit des peintres et singulièrement des peintres cubistes ne faisaient qu'un. Ce rapprochement s'effectua particulièrement à la faveur de sa découverte des œuvres de Picabia et de Marcel Duchamp. Une toile de ce dernier intitulée Nu descendant l'escalier lui permit en effet de comparer ce qu'elle appelait « la vibration des lignes » chez Duchamp et chez d'autres encore comme, par exemple, chez Picabia, avec les répétitions de mots dont elle était coutumière dans ses propres livres. Déjà, c'est en contemplant une toile de Cézanne qu'elle possédait qu'elle avait écrit Trois Vies, roman qui lui avait valu un certain succès avait même parlé de Flaubert — mais de courte durée. Aujourd'hui, il semble que l'essentiel de l'œuvre de Gertrude Stein réside plutôt dans la collection qu'avec ses frères Léo et Michael d'abord, puis seule ensuite. elle devait finir par élaborer. Du reste, ses meilleurs écrits sont sans conteste ceux qu'elle a consacrés aux peintres qu'elle a connus et aidés, notamment Matisse. Picasso et Gertrude Stem, publié en 1933,

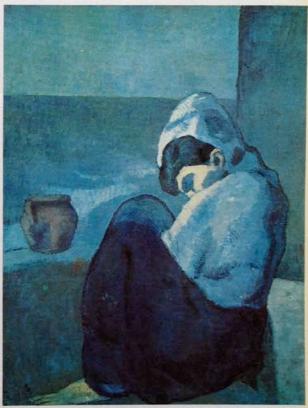
L'appartement de Gertrude Slein, à Paris, était tapissé de toiles que l'on déplaçait tout le temps, au gré des acquisitions. Le samedi, les amis étaient conviés à venir admirer les nouveautés. Parce qu'il était be plus grand, Georges Braque s chargeait de l'accrochage. On retrouve ici, autour du ntrait de Gertrude Stein, la bupart des Picasso reproduits dans les pages suivantes, en particulier son premier achat, la Fillette au panier de fleurs payé 150 F en 1905 ther le marchand Clovis Sagot. Il s'agit de l'un des rares tableaux que Gertrude Stein ait conserve toute sa vie.

Picasso édité en 1938, la Vie et la Mort de Juan Gris et, surtout, son maître-livre qu'elle écrivit dans un style limpide et qu'elle intitula Autobiographie d'Alice Toklas. Ce nom est celui de la fidèle amie de Gertrude qui, rue de Fleurus, était chargée de taper les gigantesques manuscrits de l'écrivain, de procéder avec Braque - « parce qu'il était grand et fort » - à l'accrochage des tableaux et de faire marcher toute la maisonnée ce qui, compte tenu du nombre de personnes qui venaient rendre visite aux deux amies, n'était pas une mince affaire. Plus ou moins sous la houlette d'Ezra Pound, le tout Greenwich Village, c'est-à-dire de Scott Fitzgerald à Hemingway, en passant par Dos Passos, Sherwood Anderson et bien d'autres encore, venait le samedi rue de Fleurus trinquer avec le tout Montparnasse. Ecrite par Gertrude l'Autobiographie d'Alice Toklas est un livre

délicieux. Sur un mode patelin il nous fait entrer dans les coulisses de la peinture. On y apprend beaucoup, par exemple au sujet de l'amitié puis de l'indifférence de Braque à l'égard de Picasso, de l'admiration que celui-ci nourrissait à l'endroit de Juan Gris, du peu de cas que l'on faisait, rue de Fleurus, des travaux de Delaunay dont on disait qu'il était le chef de « l'école catastrophique ».

Gertrude et Léo s'étaient d'abord passionnés pour Matisse. Dans son ouvrage, Gertrude Stein raconte qu'au premier Salon d'automne, créé par quelques révoltés du vieux « Salon » du printemps, son regard fut attiré par une toile intitulée la Femme au chapeau. Ce tableau n'avait pas eu l'heur de plaire au public qui, paraît-il, « menaçait de le lacérer ». Que ce fut ou non avec le désir de répondre à une provocation par une autre, toujours est-il que Gertrude Stein





space of the second of the sec

décida son frère à se porter acquéreur de l'œuvre. Matisse avant refusé le prix proposé par les Stein, l'accord ne se fit pas tout de suite. Ce n'est que lorsque Gertrude eut cessé de marchander qu'elle obtint son tableau. De ce jour et jusqu'à ce qu'il fut exposé chez « le bourgeois » Bernheim Jeune, Matisse devint l'un des premiers habitués de la rue de Fleurus. Lorsque, n'ayant décidément pas tout à fait les mêmes goûts, le frère et la sœur eurent décidé de constituer chacun sa collection. Léo emporta tous les Matisse, sauf la Femme au chapeau. Gertrude l'aimait trop. Quant à Alice, les chapeaux tenaient une grande importance dans sa vie. Au cours de ses promenades avec Fernande, la première femme de Picasso, elle et son amie avaient à cœur, par l'extravagance de leurs chapeaux, de susciter les appréciations les plus variées. Pendant ce temps. Pablo bavardait avec Gertrude. C'étaient d'interminables conversations à propos non pas seulement de la peinture mais, aussi, de la politique et de la vie. Si, sans doute, l'entente ne régnait pas toujours entre les deux êtres - Gertrude rapporte que, sur le thème de la guerre hispano-américaine par exemple, Picasso

et elle s'affrontaient durement - ils ne devaient jamais cesser de conserver l'un pour l'autre une profonde estime. Lorsque la discussion s'engageait sur les problèmes de l'artiste, Gertrude se montrait un interlocuteur avisé. Enfin, elle était aussi une confidente impartiale, attentive aux démêlés du peintre avec Fernande dont, décidément, le caractère était bien difficile à supporter. Mais ce furent surtout les longues heures de pose nécessaires à l'exécution du portrait de Mlle Stein qui donnèrent aux deux complices l'occasion de confronter leurs opinions sur le monde. En effet quatre-vingt-dix séances furent nécessaires à Picasso pour venir à bout de son chefd'œuvre. « Il n'est pas ressemblant » disait-on du portrait. « Gertrude finira bien par lui ressembler » rétorquait Picasso. Bien que, par la suite, Gertrude eut décidé de se couper les cheveux, le temps donna raison au peintre.

C'est à ce lien entre Gertrude et Picasso que les Stein durent de se séparer. Sans doute, Léo avait-il commencé à se désintéresser de la peinture mais Michaël et sa femme avaient pris la relève. Il y avait donc autre chose : sous l'empire du génie de Picasso.

à 32 ans Gertrude Stein possé

Nu accroupi au bas vert, aquarelle, 1902 (coll. part., Paris)



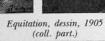
Famille au souper, dessin aquarellé, 1903 (Albright Knox Art Gallery)



Jeune Homme à la boîte au lait, gouache, 1904 (coll. G. Stein)



Le Repas du pauvre, aquarelle, 1903, (coll. part.).







Nu aux mains jointes, dessin, 1906 (Coll. Leigh B. Block)



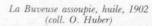


es Picasso peints entre 21 et 25 ans

La Maison bleue, huile, 1902 (coll. G. Stein)



La Soupe, huile, 1902 (coll. Mrs H. Crang)





Femme aux cheveux frangés, huile, 1902 (Baltimore Museum)



Nu à la chevelure tirée, gouache, 1905 (coll. part.)



Fillette au panier de fleurs, huile, 1905 (coll. G. Stein)



Nu assis, huile, 1905 (musée d'Art moderne, Paris)

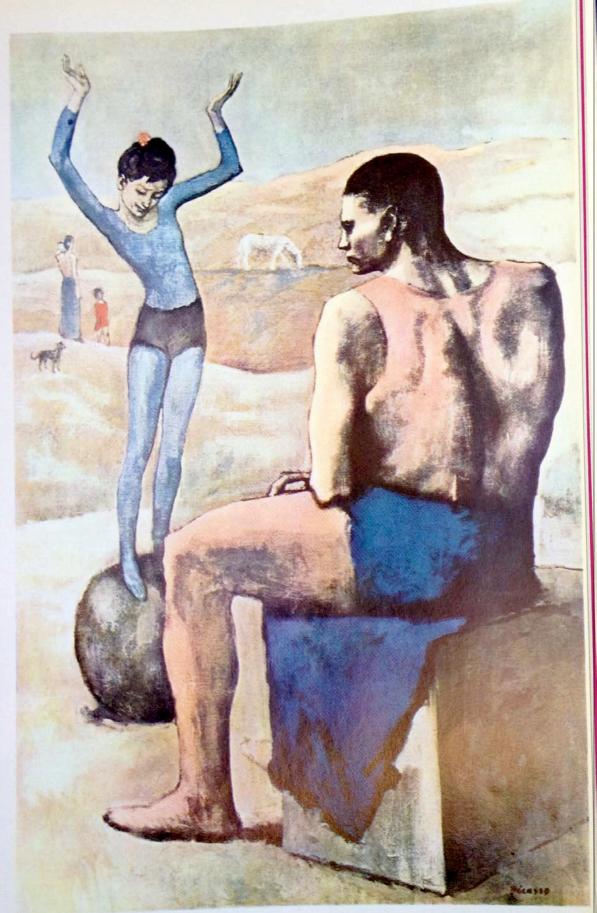


Femme nue debout, huile, 1906 (coll. G. Stein)









En 1905, le regard de Picasso se pose sur les gens du cirque. Ce qui le fascine, c'est leur fragilité, leur vie incertaine, si proche de celle des peintres. Gertrude Stein, que toutes les innovations picturales passionnent, encourage sa recherche. De la période rose elle possèdera plusieurs tableaux, en particulier la Mère et l'enfant (les Baladins, Staatsgalerie, Stutgart), gouache bouleversante peinte au verso de la Femme assise au capuchon (vir p. 125).
L'Acrobate à la boule date aussi de 1905 : la stature de Guil-

l'Acrobate à la boule date aussi de 1905 : la stature de Guillaume Apollinaire aurait inspire la figure du Géant. En 1913, toujours avide de nouveauté, Gertrude Stein l'échange coure un autre Picasso. Peu après, Kahnweiller le vend 1600 F au collectionneur russe, Ivan Morosov; le tableau se trouve aujourd'hui à Moscou, au musée Pouchkine.

Gertrude se détournait des peintres conventionnels. des Renoir, des Monticelli, de son grand Nu de Valloton qui, tout compte fait, « donnait l'impression de l'Odalisque de Manet », et même des Cézanne pour lesquels elle s'était d'abord passionnée. En ce qui concernait Gauguin, déjà Gertrude, si elle aimait ses soleils, ne raffolait pas tant que cela de ses personnages dont, en revanche, son frère était fou. Quant à Toulouse-Lautrec, Picasso avait un jour proclamé : « Je peins mieux que lui. » Aussitôt Gertrude était tombée d'accord. Enfin alors que Gertrude se plaignait devant lui de la perte d'une toile de Cézanne représentant une pomme, Pablo s'était écrié: · Qu'à cela ne tienne, je vais vous le refaire votre Cézanne. » Et, quelques heures plus tard, il ramenait à Gertrude sa pomme momentanément perdue. Toute œuvre procède toujours plus ou moins d'une

A l'époque, Pablo revenait d'Espagne avec ses premiers paysages cubistes. Sans doute, avec ces toiles, montrait-il qu'il ne s'était pas toujours libéré de l'influence de Cézanne. « Cependant, écrit Gertrude Stein dans son jargon, son traitement des maisons était tout espagnol, bien propre à lui. » Des maisons

qu'il avait peintes on aurait dit qu'elles étaient les blessures du paysage dans lequel elles s'étaient pourtant parfaitement incorporées. Que s'était-il donc passé? Avec ses yeux qui « engloutissaient tout ». Picasso avait découvert une nouvelle vision du monde. Nouvelle? Pas tant que cela, tant il est vrai que cette façon « cubiste » de considérer les choses, Juan Gris, de son côté, en avait déjà eu l'idée. L'un et l'autre, chacun à sa manière, venaient de révéler le même langage tapi au fond des apparences. Bien sûr, on se récria. Gertrude avait une réponse toute prête : « Les cubistes sont plus réalistes que la nature elle-même. » A l'appui de ce qu'elle avançait, elle exhibait les photographies que Picasso avait faites des paysages qu'il avait peints. Les cubistes confirmaient trop Gertrude dans ses propres opinions pour qu'elle ne songea pas à les défendre avec force. Comment pouvait-on traduire sa sensiblité si l'on se montrait incapable de la dominer », disait-elle. En fait les cubistes lui apportaient la preuve qu'ils étaient passés maîtres en l'art non seulement de vibrer mais aussi, dans le même temps, d'analyser le monde. Personne, mieux qu'eux, ne parvenait alors à rendre compte de la réalité.

mon «petit Napoléon»

Grisé par ses propres recherches, Picasso ne s'arrêtait pas de découvrir. A cause de sa très grande beauté, si grande qu'on aurait dit qu'il porte un halo ». Gertrude l'appelle tantôt « son toréador », tantôt le petit Napoléon ». Elle aurait pu tout aussi bien l'appeler son arlequin, car des arlequins, il en avait peint. Sans cesse, il jouait à être un autre et il y réussissait si bien qu'il ne savait plus lui-même où il était. Son ironie grisait Gertrude. S'il aimait autant plaire qu'à déplaire, c'était qu'il savait que « de toute façon, le résultat serait le même ». Dans le vertige de l'allégresse, Pablo inventait et c'est en se jouant qu'il mettait le talent et parfois le génie de ses amis à jour. Alors tout ce qui flambe vient à lui. Il crée ses amis comme il fait apparaître des formes nouvelles. Apollinaire, Satie se sont joints aux groupes de la rue de Fleurus. On y fait assaut de cocasseries et de nuances. Ce douanier Rousseau, par exemple, qui est un nouvel invité du samedi, est-il ou non un peintre du dimanche? La fête qu'Apollinaire a organisée pour lui à Montmartre était-elle ou non un canular? Alice ne le sait pas trop. Déjà, avec Matisse, Gertrude avait jeté le doute dans son esprit. Interrogée à ce sujet, elle avait répondu

« qu'il se servait d'un dessin tordu systématiquement comme en musique on usait de dissonances et, en cuisine, de vinaigre ou de citron ». Ces références culinaires avaient convaincu Alice que Gertrude dépeint un peu comme la « demeurée » de son logis. Qu'Alice Toklas se pose toutes ces questions, cela n'a guère d'importance, d'autant moins, comme elle le dit elle-même, que « Gertrude est un génie » et qu'avec Apollinaire et Picasso, c'est elle qui décide de ce que doit être l'art moderne. Au vrai parfois, un mot leur suffit pour introniser ou confondre. Ainsi, Pablo n'a qu'à proclamer que « Braque et James Joyce sont des êtres incompréhensibles que tout le monde peut comprendre » pour que l'on acquiesce. Si, avec son extravagante habileté, Picasso donne à Gertrude l'impression de se contenter de jouer, elle ne sait peut-être pas en revanche que leurs rapports amicaux, eux aussi, sont fondés sur un jeu. En effet, si l'hôtesse de la rue de Fleurus fait mine de parrainer le peintre, en réalité, elle est la première à subir son influence. Mais ils s'amusent ensemble, ensemble brassent le Paris intellectuel et artistique de l'époque et peu importe après tout de savoir quel est celui qui entraîne l'autre.

patronne du cubisme

Lors de la Première Guerre mondiale Gertrude Stein fut nommée ambulancière de l'organisation des « Fonds américains pour les blessés français ». Avec la fidèle Alice, elle sillonna la France, apportant son secours aux malades et aux déshérités. Bien que française d'adoption, elle ne cessa de prôner les valeurs américaines et fit des conférences aux soldats américains de l'arrière. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, c'est au collaborateur Bernard Fay qui, dans son livre « les Précieux » brossa d'elle un portrait très vivant, que Gertrude dût de retrouver ses tableaux. Pour paradoxal qu'il soit, cet épisode de la vie de notre héroïne est comme un écho de La detation.

son esprit.

dotation qui vient d'être faite au musée d'Art
moderne de New York de quatorze des quarantesept toiles cubistes de la collection Gertrude Stein
(trente-huit Picasso et neuf Juan Gris) est un événe-

ment dans la mesure où elle comble un énorme vide. D'autres toiles de cette même collection qui, avec celle du musée de Léningrad, est la plus importante de celles consacrées aux cubistes, lui seront sans doute bientôt confiées. Mais là n'est pas le seul apport de cette dotation. Elle a aussi l'avantage de remettre l'accent sur une personnalité de premier plan. D'aucuns, comme Man Ray qui fit d'elle une photographie qui fut son premier portrait, ont eu beau dire que « Picasso, Braque et les autres ne s'étaient jetés sur cette idiote complète et cette intolérante que parce qu'elle était riche », il n'en reste pas moins que, tant par ses écrits que par l'intelligence qu'elle mit au service de l'art pictural, Gertrude Stein contribua à pousser les artistes de son temps dans le sens du génie créateur et la passion de la recherche qui sont devenus la marque propre de l'art du I. P

Entre Gertrude et Pablo s'el établie une amitié complite Pour eux tout est prélexit à jeux. Un jour, Picasso apport rue de Fleurus un éventul et montre à Alice Toklas de Fernande Olivier comment in servir « à l'espagnole ». Col dit-on, l'origine de la femme l'éventail (1905, coll. W. Harriman, New York). Long que Gertrude Stein dul vende le tableau en 1930 à Mark Harriman pour payer life tion complète de ses grants ce fut un vrai déchirement. Bis que peu encline aux longs out chements elle ne se lassat pa de contempler ce visage, mis l'expression du peintre sur vieux que le monde . vieux que le monde.

Connaissance des arts

Vivre entouré d'art était naguère réservé à quelques « élus » : Gertrude Stein fut de ceux-là, avec audace (entourée de Picasso, voir p. 122). Aujourd'hui, plus que jamais, l'art se multiplie (CdA a cherché — et trouvé pour vous — des idées de cadeaux signés de peintres et de sculpteurs); il se propage (le Grand Palais va fonctionner comme centre culturel), il se manifeste (plusieurs collections importantes de dessins sont proposées), il se dévoile (à Reims la cathédrale est nettoyée, au Maroc les médersas sont ouvertes au public). CdA vous aide à en profiter.

213 Novembre 1969 ce mois-ci

L'ACTION CULTURELLE

musées Le centenaire du « Met » 7

Entretenir l'ambiance 9 Bataille à Washington 11

Les premiers Picasso de Gertrude Stein 122-131

centres culturels Laboratoire à Londres 13

Demain au Grand Palais 132-133

villes Venise : pas d'an 2000 13 monuments Clarté sur Reims 106-109

mécénat Bon tableau de chasse 15

Donner de son vivant 17

LA DÉCOUVERTE

œuvres d'art Un nouveau cachet retrouvé de Dexamenos 118-121

documents Rembrandt au microscope 17

LES EXPOSITIONS

art ancien Bordeaux à Paris 17

Paris 18º à Tokyo 19 Présence et fascination du dessin 134-141

art moderne Klee : à voir sans faute 21

Dali-la-Drogue 23

ethnographie Préhistoire à Saint-Germain 25

arts décoratifs La fête du plastique 25 Machines au musée 25

histoire Apollinaire et ses amis 27

LA RECHERCHE ARTISTIQUE

expressions plastiques De l'art à revendre 100-105 urbanisme Cinétisme et supermarché 29

LES ÉVÉNEMENTS

personnalités
nos lecteurs
les curiosités
les réalisations

Robert Lehman est mort 31
Châteaux en Autriche 33
Les médersas 90-99
Bruegel grand écran 35

Shugborough, mirage antique 110-117

les livres Que signifie un portrait 35 le commerce La Hune, 2e version 35

La valeur d'un siège Directoire 143-145

les ventes publiques Conseils aux acheteurs 147-157

guide CdA 199-207